Document generated on 05/12/2024 8:01 a.m.

Liaison

Caroline-Anne Coulombe, *Le Cycle des ronces*, Hearst, Le Nordir, 1992, 63 pages

Lucie Lalonde

Number 71, March 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/42888ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lalonde, L. (1993). Review of [Caroline-Anne Coulombe, *Le Cycle des ronces*, Hearst, Le Nordir, 1992, 63 pages]. *Liaison*, (71), 41–41.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

mille lieux du coeur / Et sans armure / Où sont-ils ses clairs fragments / De nos vertiges / Plus déchirés que déchirure (page 29). On est touché par la simplicité des images, ici, et par la perspicacité de l'auteure. Ce poème est en effet le moins descriptif. Or, justement, c'est ce descriptif qui fait problème dans le recueil. Malgré les trouvailles lexicales, les analogies parfois surprenantes et heureuses, les précisions abondent et finissent par lasser. Les détails empêchent l'émotion de progresser. L'érotisme n'est-il pas surtout une question d'ambiance, de suggestion, de je-ne-sais-quoi de trouble ? Or, ici, les parties du corps sont désignées comme si l'on faisait une analyse clinique : rien n'y manque, de l'ongle au gland, sans oublier la vulve. Cette panoplie de détails produit une manifestation du *sexuel* au détriment du *sensuel*. Le poème n'exprime plus les mouvements de l'âme en face du désir, mais plutôt les tumultes du corps livré à l'acte sexuel.

De la même manière, Andrée Christensen nous offre, du début à la fin de **Lèvres d'aube**, une *Cérémonie secrète* (page 21) où les descriptions cliniques dissimulent l'ambiance érotique dont pourrait s'imprégner la représentation de la geste amoureuse. Cette fois, le recueil est double, avec **L'Ange au corps**. Mais, comme dans le recueil précédent, il ne faut pas que l'arbre cache la forêt, car certaines images sont magnifiques : *J'aime / Lorsque tu te fais femme à ciel ouvert* (page 121); *Pourrions-nous un jour / Dévêtir les parfums / De nos louves excessives* (page 122). *Qu'il est difficile de quitter le Paradis / Avant même d'avoir croqué / Le chemin du fruit* (page 123); *Dans l'intense migration du baiser / L'aile soutient l'écaille* (page 124). Un autre point de vue intéressant de la poésie de Christensen est que la parole s'exprime également par la voix de l'Autre. De plus, elle utilise un vocabulaire original et heuristique, malgré certaines sonorités un peu barbares : *Au creux de la coquille porte-voix / Ta langue amphibienne s'ensable / M'écoute rosir dans sa robe d'eau / Au fond de ta bouche jusante / J'entends s'ouvrir la mer* (page 124). L'expression du sexuel est adoucie, grâce à une parole finement ciselée au moyen de sons plus doux à l'oreille. Mais toujours, on est loin du poème érotique. Voilà deux recueils au féminin, intéressants à lire, mais un peu redondants et qui auraient pu, chacun, faire l'objet d'une présentation plus succincte.

L.L.

Caroline-Anne Coulombe, **Le Cycle des ronces**, Hearst, Le Nordir, 1992, 63 pages.

Après **L'Absence**, Caroline-Anne Coulombe revient avec **Le Cycle des ronces**, où les thèmes de la poursuite et de la recherche de l'Autre sont manifestés dans la plupart des poèmes. Du point de vue formel de l'expression, on constate la plus élémentaire simplicité. Le texte prend souvent des airs de prose, et ce, surtout quand l'image est absente de la formule poétique. Dans la section qui s'intitule «L'impossible poème ou la perception trop aiguë de soi-même», la poète connaît le désespoir du poème pour lequel il faut payer de l'insomnie et de la plus cruelle solitude : *pourquoi dormir / si l'amour est un poème / qu'il faut rêver seule* (page 49). Ces derniers vers sont en effet très émouvants; ils appartiennent à la deuxième section, la plus intéressante et la moins naïve du recueil. La première partie, elle, présente souvent l'aspect d'un journal intime lugubre où la parole poétique semble s'enliser dans des atermoiements répétitifs. Quelques images étonnantes démontrent cependant le talent de la jeune auteure qui, sûrement, nous comblera davantage la prochaine fois.

L.L.

Jacques Poirier, **Histoire du déluge et de l'amour ordinaire**, Hearst, Le Nordir, 1992, 53 pages.

Jacques Poirier n'en est pas à ses débuts et son originalité se manifeste une fois de plus, d'abord dans le choix du titre du recueil, puis dans son expression poétique. Le livre est constitué de six parties précédées par un poème liminaire : L'amour cette autre catastrophe, Rupture initiale, Poèmes de non-retour, Sans issue, Légitime défense et, finalement, une dernière section portant le titre du recueil. Au poème liminaire, le poète annonce la couleur de ses états d'âme : *Malgré nous / la poésie choisira ce que nous appellerons encore la vie*. Ce texte, en fait, est révélateur de toutes les images qui suivront. Malgré que soient manifestés plusieurs thèmes qui entourent la chute et la mort, ce qui caractérise la poésie de Poirier, c'est sa perception du quotidien qui se renouvelle sans cesse dans des images enlevantes et captivantes. La parole du poète rejaillit d'espoir au fil des tristesses, et même dans l'attente, l'âme et l'intelligence ne sont pas des êtres passifs : *Chacun de nos cris / nous conduit à l'assaut de nous-mêmes* (page 12). On citerait volontiers des poèmes en entier pour montrer à quel point la parole du poète est en pleine possession de ses moyens. Choisir le plus beau est chose impossible ici, mais voyons le dernier poème du recueil qui évoque tout ce qu'il ne dit pas :

Comment effectuer le passage de l'ombre à la lumière sans subir encore une fois la fascination de la chute

sans savoir que seule cette fascination
nous sauvera de nous-mêmes (page 53).

L.L.

Jacques Poirier traduit sans cesse le quotidien en images enlevantes et captivantes.